



Patrick Thollard

La Gaule selon Strabon. Du texte à l'archéologie Géographie, livre IV. Traduction et études

Publications du Centre Camille Jullian

Introduction

DOI : 10.4000/books.pccj.92

Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance

Lieu d'édition : Aix-en-Provence

Année d'édition : 2009

Date de mise en ligne : 10 mars 2020

Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine

ISBN électronique : 9782957155712



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

THOLLARD, Patrick. *Introduction* In : *La Gaule selon Strabon. Du texte à l'archéologie : Géographie, livre IV. Traduction et études* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2009 (généré le 03 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/92>>. ISBN : 9782957155712. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.92>.

Introduction

Strabon et la géographie de son temps

La *Géographie* de Strabon présente la singularité d'être un des rares traités de géographie antiques qui nous soient parvenus dans son intégralité. Elle offre, en outre, l'intérêt d'avoir été rédigée à l'époque augustéenne, période de profonde mutation pour bien des régions de l'Empire, et tout particulièrement la Gaule. D'où l'importance que les archéologues accordent à ce texte. Le livre IV, consacré à la Celtique Transalpine, à la Bretagne et aux Alpes est une référence incontournable pour tous les travaux sur la Gaule.

Mais pour comprendre les « enjeux » d'une telle référence, comme nous dirions aujourd'hui, il faut rappeler le contexte historique et culturel de la *Géographie*. Contemporain de la fin de la République et des débuts du principat, Strabon a souvent été présenté comme un homme appartenant à deux cultures, la grecque et la romaine. Il faut préciser et, sans doute, nuancer.

Né à Amasée, en même temps que la province romaine du Pont, vers 63 av. J.-C. (c'est l'année de naissance d'Auguste !), ce Grec d'Asie, descendant d'une famille illustre, se trouve naturellement intégré à l'empire romain. On connaît peu de choses de sa vie (et uniquement par des allusions dans son œuvre). Il est venu assez tôt à Rome (dès 45 av. J.-C.) et y a séjourné plusieurs fois et assez longuement, semble-t-il, la dernière fois autour de 17 ap. J.-C. (en témoignent le récit du triomphe de Germanicus –VII, 1, 4– ainsi que la description du mausolée d'Auguste –V, 3, 8). Il a également beaucoup voyagé, en Grèce, en Asie Mineure et en Égypte (il a séjourné longtemps à Alexandrie). Il a accompagné le préfet d'Égypte, Aelius Gallus, dans une exploration qui l'a mené jusqu'en Éthiopie (en 25-24 av. J.-C.). Vers l'ouest, en revanche, ses voyages n'ont pas dépassé l'Italie. Il n'est jamais allé en Espagne ni en Gaule qu'il ne connaît que par des sources livresques. Il entreprend la rédaction de la *Géographie*, en 17 livres, après celle d'un ouvrage historique, en 47 livres (entièrement perdu) qui prenait la suite de celui de Polybe et qui couvrait les années allant du milieu du II^e s. av. J.-C. jusqu'au début du principat.

Quelles que soient les difficultés chronologiques posées par le début de la composition de la *Géographie* (au milieu de la vie de Strabon ou à la fin ?) et sa publication (avant sa mort ou après ?) et pour lesquelles on ne peut se résoudre qu'à des hypothèses (Aujac 1969 : XXX-XXXIV), la date de l'achèvement de l'ouvrage est assurée par des références à des événements contemporains dont le plus récent est la mort de Juba II, en 23 ap. J.-C. (XVII, 3, 7 ; 9 ; 25). Le livre IV a cependant été terminé un peu avant. En IV, 3, 4, Strabon signale les opérations en cours sur le Rhin : c'est la campagne de Germanicus de 15-16 ap. J.-C. En IV, 6, 9, il rappelle que la campagne menée par Drusus et Tibère dans les Alpes contre les Noriques et les Taurisques est terminée depuis 33 ans : elle date de 15 av. J.-C., ce qui nous place en 18 ap. J.-C.

La rédaction de la *Géographie* se situe donc à ce moment particulier de l'histoire où l'expansion de Rome était considérée comme achevée, et l'empire pratiquement à son apogée. Alors, on pouvait considérer que le monde, la « terre habitée » – *l'οἰκουμένη*, pour utiliser le terme employé par le grec Strabon, était entièrement maîtrisé, dominé, conquis, selon la formule initiale du testament d'Auguste.

En effet, les *Res Gestae* énumèrent les hauts faits « par lesquels il soumit le monde à l'empire du peuple romain » – *quibus orbem terrarum imperio populi romani subiecit* (*orbis terrarum* étant l'équivalent latin d'οἰκουμένη) (Nicolet 1989, p. 27- 40). L'idée prévaut encore sous Tibère : selon Tacite (*Annales*, I, 11 ; *Agricola*, 13, 3) et Dion Cassius (*Histoire romaine*, LVI, 33), Auguste avait laissé comme conseil à son successeur de ne pas étendre l'empire au-delà des limites qui avaient été atteintes sous son propre règne. La *Géographie* de Strabon est contemporaine des *Res Gestae* et en porte partout la marque. Ainsi, le parcours du monde, qui procède d'ouest en est, de l'*Ibèria* (L. III) à la Libye (L. XVII), se termine par l'énumération des peuples soumis à Rome et l'organisation des provinces mise en place par Auguste (XVII, 3, 24-25). Au cours de la description régionale, on trouve maintes remarques qui font écho à cette idée d'un monde pacifié entièrement soumis à Rome par l'action d'Auguste. Quelques exemples tirés du livre IV. La remarque sur « les barbares (...) qui ne cessent de se civiliser et (...) se sont désormais tournés vers les activités du citoyen et de l'agriculteur en raison de la domination romaine » (IV, 1, 5) ou bien encore « ces barbares qui ne le sont plus parce qu'ils se sont convertis au style de vie des Romains, en adoptant la langue, les mœurs et même, pour certains, la vie publique » (IV, 1, 12). Même idée dans la description des mœurs des Gaulois qui est « empruntée aux temps anciens » parce qu'aujourd'hui « ils vivent tous en paix, asservis qu'ils sont et les actes de leur existence étant réglés par les ordres de leurs conquérants, les Romains. » Considération identique dans le rappel de la pacification des peuples des Alpes : à côté des Noriques et Taurisques, dont on déjà parlé (IV, 6, 9), les Ligyens (IV, 6, 3), les Lépointiens, les Tridentini et les Stoni (IV, 6, 6), les Salasses (IV, 6, 7), les Iapodes (IV, 6, 10) ; et jusque dans la justification (toute empreinte du langage diplomatique romain) de l'inutilité de la conquête de la Bretagne (IV, 5, 3).

On a beaucoup insisté sur l'adhésion inconditionnelle de Strabon à l'empire et à l'œuvre augustéenne (Lasserre 1982). Il serait cependant exagéré de ne voir en lui que l'admirateur de Rome et de ne prendre la *Géographie* que comme un manifeste de soutien à l'action d'Auguste. Ce serait oublier tout ce qui le rattache au monde grec. En premier lieu, Strabon demeure un Grec, de nature et de culture. Il pense, décrit, juge ou interprète comme un Grec. La remarque vaut aussi bien pour ses propres notations que pour celles dont il emprunte la matière à ses devanciers car, eux aussi, pour la plupart sont des Grecs : Polybe (210-208 / 126-118 av. J.-C.), Poseidonios (v. 135-50 av. J.-C.), Artémidore (v. 100 av. J.-C.), pour ne citer que ces trois noms qui constituent les références les plus importantes du livre IV. Un seul exemple suffira à montrer son appartenance foncière à la culture grecque : la place accordée à la description de Marseille dans le livre IV. La notice occupe quatre pages (IV, 1, 4-5), alors que la description des autres villes (Narbonne, Nîmes ou Lyon, pour ne citer que les plus importantes) n'occupe que quelques lignes : c'est le parti pris d'un écrivain grec. En second lieu, le genre de l'ouvrage se rattache directement à la tradition de la géographie grecque et, plus précisément, celle de l'école alexandrine dont Ératosthène, le quatrième directeur de la bibliothèque d'Alexandrie (273-192 av. J.-C.) a été l'initiateur et qui se perpétue ensuite avec des savants comme Hipparque (190-120 av. J.-C.), Polybe, Poseidonios, Strabon et, au bout de la chaîne, Claude Ptolémée (v. 100-178 ap. J.-C.). Les lignes de force de cette école sont bien connues (Jacob 1991, p 105-124). D'une part, le souci de donner des bases théoriques les plus solides possible à la réalisation des cartes par le recours aux mathématiques et à l'astronomie ; d'autre part, la volonté de rectifier les cartes antérieures en fonction des données nouvelles, ce qui implique une critique des sources anciennes ou peu sûres et la recherche des sources les plus récentes et les plus fiables. Bref, le maître mot est la « rectification » (διορθωσις). Dans la *Géographie* de Strabon, cette appartenance à la géographie hellénistique se remarque principalement dans les deux premiers livres, les *Prolégomènes*, consacrés à la critique de ses prédécesseurs, c'est-à-dire, Ératosthène, Hipparque, Poseidonios et Polybe. C'est à travers cette critique que sont abordés les problèmes théoriques (la mesure de la circonférence de la terre pour laquelle Strabon choisit Ératosthène contre Poseidonios) ou discutée la fiabilité des auteurs (Strabon prend la défense d'Homère, « père de la géographie », choisissant, cette fois, Hipparque contre Ératosthène). Mais les débats théoriques ne sont pas exclusivement cantonnés à ces deux premiers livres. On en trouve des exemples tout au long de la

description régionale. Ainsi, au livre IV, la longue discussion sur l'origine de la plaine de la Crau (IV, 1, 7) celle sur le nombre des embouchures du Rhône (IV, 1, 8), ou encore l'examen des différentes versions de l'histoire de Caepio et de l'or de Toulouse (IV, 1, 13) relèvent de cette manière de faire propre aux géographes hellénistiques. De la même manière, les critiques formulées à l'encontre de l'explorateur marseillais Pythéas (deuxième moitié du IV^e s. av. J.-C.) taxé de menteur et de fanfaron, en particulier à propos de Thulè (IV, 5, 4), sont une autre illustration de la critique des sources. Strabon choisit ici Polybe (qui critique Pythéas) contre Ératosthène et Poseidonios (qui le défendent).

Dans ces débats, il n'est question que de savants grecs sans aucune référence à des travaux émanant de Romains. C'est qu'il n'en existe pas, du moins si l'on ne considère que les ouvrages théoriques. Dans ce domaine, la connaissance passe, pratiquement jusqu'à l'époque augustéenne, par les savoirs des Grecs (Nicolet 1989, p. 88) dont l'autorité s'étend même jusqu'en pleine époque impériale (Arnaud 2007, p. 20-25). C'est ainsi qu'il faut comprendre la remarque de Strabon pointant la faiblesse des écrits latins en matière de géographie (III, 4, 19). Dans ce passage célèbre, le point de départ est le constat que l'ignorance des Grecs concernant les Barbares augmente en fonction de la distance et Strabon enchaîne :

« Quant aux auteurs romains, ils imitent les Grecs mais sans aller plus loin. En effet, ce qu'ils disent, ils l'ont traduit des Grecs et, dans ce qu'ils tirent d'eux-mêmes ils ne font guère preuve d'une grande soif de connaissance, de sorte que chaque fois qu'une insuffisance apparaît chez les premiers (*les Grecs*), on ne la voit pas davantage comblée par les seconds (*les Romains*), en particulier en ce qui concerne les noms propres dont la plupart (pour ceux qui sont les plus célèbres) sont grecs. »

On a souvent opposé ce jugement avec celui des *Prologomènes* qui insiste sur l'apport de la conquête romaine à la connaissance géographique (I, 2, 1) :

« Et, en effet, il est sûr que de nos jours, la conquête (ἐπικρατεία) réalisée par les Romains ainsi que par les Parthes a beaucoup ajouté à notre approche du monde (ἐμπειρία) (...) Les Romains (nous ont découvert) tout l'ouest de l'Europe jusqu'à l'Elbe qui partage en deux la Germanie. »

La contradiction entre les deux passages n'est qu'apparente : le premier parle de savants (οἱ συγγραφεῖς), le second de découvreurs. Autrement dit, la science géographique et la description du monde sont à mettre au compte des Grecs tandis que la conquête, la pacification et l'administration à celui des Romains. Strabon se situe à la confluence de deux courants : la tradition de la géographie grecque et l'actualité de la conquête romaine. Il se revendique de la première dans l'élaboration de son ouvrage et il lui emprunte le fond de ses informations (tirées principalement, pour le livre IV, de Poseidonios et Polybe). La seconde lui fournit les compléments nécessaires à l'actualisation des informations antérieures. Mais elle donne également une justification et un objectif à l'œuvre : être utile aux gouvernants et « principalement à ceux qui occupent des postes de responsabilité » – μάλιστα τοῦς ἐν ταῖς ὑπεροχαῖς (I, 1, 23).

Voilà qui permet de mieux apprécier le projet de Strabon et la particularité de la *Géographie*. Celle-ci n'est pas véritablement le produit d'une double culture, mais se rattache fondamentalement à la pensée grecque tout en étant marquée par le contexte historique qui voit la domination de Rome.

Les traductions existantes

La multiplication des références à la *Géographie* chez les archéologues, pose évidemment la question de la traduction du texte antique. Les traductions françaises complètes sont rares et remontent au XIX^e siècle : celle de François-Jean-Gabriel de La Porte du Theil, Adamantios Koraïs (ou Coray) et Pascal-François-Joseph Gosselin commencée en 1796 et achevée par Jean-Antoine Letronne en 1819, a été suivie, quelque cinquante ans plus tard par celle d'Amédée Tardieu utilisant la toute nouvelle édition d'August Meineke (Tardieu 1867). Il a fallu ensuite attendre un siècle pour voir apparaître une nouvelle traduction, incomplète et partagée entre plusieurs auteurs, à l'occasion de l'édition de la *Géographie* de Strabon dans la Collection des Universités de France. La traduction du Livre IV, due à François Lasserre, est une des premières parues (Lasserre 1966). C'est celle à laquelle la plupart des commentateurs, en France, font référence. Cependant, les travaux les plus récents ont tendance à reprendre la traduction de certains passages, plus ou moins développés, en fonction du champ d'étude. Ainsi à propos de Nîmes (Goudineau 1976a), de l'organisation administrative des provinces (Goudineau 1990b), de Marseille (Hermery *et al.* 1999 ; Bouiron *et al.* 2001 ; Pralon 2001), de la religion (Brunaux 1996 ; 2006), de l'aristocratie gauloise (Perrin, Decourt 2002), des peuples et des territoires (Garcia, Verdin 2002, Bats *et al.* 2003) etc. Ces multiples reprises et relectures sont le signe d'une insuffisance des traductions antérieures, insuffisance qui a deux raisons principales.

La première est liée aux problèmes théoriques que pose l'exercice de traduction – question amplement discutée. Comme le rappelle Paul Ricœur dans un essai paru récemment, c'est une opération qui n'est jamais définitive et toujours à refaire parce que fondamentalement imparfaite, voire impossible en théorie. En effet, le traducteur, dans le désir même de perfection qui l'anime, se heurte à la « diversité », « l'hétérogénéité radicale des langues qui devrait a priori rendre la traduction impossible » (Ricœur 2004, p. 53-54). Il se trouve ainsi confronté « à une problématique sans pareille sanctionnée doublement par le vœu de fidélité et le soupçon de trahison » (Ricœur 2004, p. 9). De cette imperfection fondamentale, naît le besoin toujours renouvelé d'une nouvelle traduction, une « re-traduction présumée, prétendue, meilleure ou différente » (Ricœur 2004, p. 40).

La seconde est liée aux conditions historiques de la production d'une traduction. Il faut garder à l'esprit l'idée que « les textes font partie d'ensembles culturels à travers lesquels s'expriment des visions différentes du monde » et donc « que la tâche du traducteur ne va pas du mot, à la phrase, au texte, à l'ensemble culturel, mais à l'inverse : s'imprégnant par de vastes lectures de l'esprit d'une culture, le traducteur redescend du texte, à la phrase et au mot » (Ricœur 2004, p. 55-56).

Toute traduction (ou re-traduction) est donc fonction de la perception qu'a le traducteur de la culture à laquelle appartient le texte à traduire. Pour les textes antiques –encore plus que pour les autres– cette perception change avec le temps et est largement tributaire du contexte historique. Pour dire les choses autrement, toute traduction est une « interprétation », comme on parle d'une interprétation musicale, en ce sens qu'elle « invente » une forme de vérité de l'ouvrage qu'elle tente de traduire. Elle propose une lecture globale de l'œuvre dont chaque passage précis donne un aperçu en reflétant la perspective générale qui donne son sens et sa cohérence à l'ensemble : le choix de tel mot ou de telle tournure de phrase n'est pas imposé par le dictionnaire ou la grammaire, mais bien par la volonté du traducteur de rendre l'idée ou la nuance qu'il imagine être celles de l'auteur.

Reprenons la traduction proposée naguère par Fr. Lasserre pour le livre IV. Elle s'inscrit dans la lignée des travaux de la *Quellenforschung* de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, dont elle adopte les conclusions. Que l'on peut résumer ainsi :

1 - La source principale des informations voire du plan est Poseidonios et c'est par lui que passent les auteurs antérieurs, Artémidore et Polybe.

2 - Les renseignements relatifs à l'époque césarienne remontent à Asinius Pollion mais par le canal de la traduction grecque d'un de ses affranchis, Asinius Pollion de Tralles, ou bien de celle Timagène : il faut donc exclure toute lecture directe de César.

3 - À cela Fr. Lasserre ajoute une source supplémentaire pour tout ce qui concerne la période augustéenne, source inconnue et qu'il nomme « le panégyriste » à cause de l'intention « de glorifier l'œuvre pacificatrice et civilisatrice d'Auguste » qui apparaît dans tous les passages en question (Lasserre 1966, p. 10-11). Il suggère même d'identifier le panégyriste avec un rhéteur Marseillais : Volcacius Moschus (Lasserre 1966, p. 111-113).

La première conséquence de cette perspective est de réduire la *Géographie* à une sorte de compilation où l'auteur compte bien moins que les sources auxquelles il a puisé et où l'œuvre demeure imparfaite parce que le géographe n'a pas toujours accordé toutes les sources à sa disposition (le « télescope » entre plusieurs sources non contemporaines, mises sur le même plan par Strabon, est interprété en termes d'erreur ou de contradiction). On a critiqué depuis longtemps cette position et suggéré de voir en Strabon autre chose qu'un simple compilateur (Thollard 1987 ; Nicolet 1988, p. 93-95).

Mais surtout, cette position n'est guère tenable d'un point de vue théorique parce qu'elle passe sous silence deux choses. D'une part, dans certains cas, il est très difficile voire impossible de vérifier si l'attribution du texte à une source est valide ou non, la source (le modèle) ayant disparu et n'existant plus que par le témoignage (la copie) qu'on retrouve ou qu'on croit retrouver. Comment être sûr ? D'où les discussions parfois surréalistes sur la transmission des informations, comme la série de notes à propos des distances en Narbonnaise en IV, 1, 3 (Lasserre 1966, p. 204). Le second élément est le fait que le discours strabonien actualise « forcément » la source. À partir du moment où Strabon note ou recopie une notation, celle-ci prend valeur pour l'époque à laquelle il écrit. Le meilleur exemple est donné par le mélange des mesures de distances, parfois dans la même page (IV, 1, 3) : si les stades et les milles sont portés c'est qu'à l'époque de Strabon, la coexistence de ces deux unités de mesure ne posait pas problème. Le choix de l'une ou de l'autre est une autre affaire, qu'on tentera d'expliquer (cf. **la mesure de l'espace...**).

En acceptant une traduction, on adopte également les points de vue de son auteur. En l'occurrence, de nombreux chercheurs ont été amenés à suivre l'attitude très (trop) critique de Fr. Lasserre à l'égard de Strabon soit en mettant en avant les contradictions apparentes (comme celles supposées pour les limites entre les Volques Arécomiques et les Volques Tectosages, en IV, 1, 12), soit en reproduisant des erreurs de traduction (comme celle concernant « l'empire » arverne, en IV, 2, 3).

On comprend donc les raisons de proposer une nouvelle traduction du Livre IV de la *Géographie* de Strabon. Précisément parce que la précédente est devenue « obsolète », c'est-à-dire que la « vision du monde » à laquelle elle se réfère n'est plus celle que nous avons aujourd'hui. Il ne s'agit pas simplement de corriger telle ou telle erreur ni d'offrir une lecture différente de tel ou tel passage, mais bien de livrer une version nouvelle, de donner une nouvelle interprétation. Sachant que celle-ci sera amenée forcément à être dépassée à l'avenir...

Texte et traduction

Il n'est question ici que d'une traduction et non d'une édition nouvelle du texte de Strabon, pas plus, du reste, que d'une édition bilingue. Autant une nouvelle traduction répond à un réel besoin, autant la révision philologique du texte ne s'impose pas. Pour deux raisons.

La première est que le travail philologique réalisé par Fr. Lasserre pour l'édition de 1966 reste exemplaire aussi bien pour l'établissement du texte que pour la reconstitution de l'histoire des manuscrits. Les défauts qu'on peut lui trouver viennent d'interprétations fautives ou de corrections injustifiées

(en particulier les restitutions de lacunes supposées) mais non du texte lui-même. Non seulement, Fr. Lasserre a repris l'étude de toute la tradition manuscrite, mais il a procédé lui-même à des relectures, en particulier du témoin le plus ancien, le palimpseste Π, datant de la fin du V^e siècle (Aujac, Lasserre 1969 : *XLVIII-LVIII*).

Résumons les principales conclusions de son travail. Les manuscrits du texte de Strabon dérivent tous d'un archétype unique (appelé Ω) copié sur un modèle byzantin remontant au V^e ou au VI^e siècle. Celui-ci diffère à la fois de celui qui a servi de base au palimpseste Π, mais également de l'édition qu'avait pu consulter Stéphane de Byzance. Cependant, ni les citations de Stéphane de Byzance ni le palimpseste Π (qui ne concerne que les livres VIII à XVII et qui présente de très nombreuses fautes) ne permettent de confrontation entre des sources originellement différentes. Cela simplifie mais également limite les possibilités d'interprétation.

Entre l'archétype et les manuscrits conservés s'intercalent deux « hyparchétypes » attribués l'un à Photios au IX^e siècle et l'autre à Arethas, un siècle plus tard, en fonction des scholies que chacun comportait. Les manuscrits médiévaux sont des copies de l'exemplaire d'Arethas et se rangent en deux grandes familles : A, qui contient les livres I-IX, et qui remonte à la deuxième moitié du X^e siècle et ω', exemplaire complet, et qui remonte sans doute au milieu du XII^e siècle. Pour le livre IV donc, les leçons les plus sûres seront celles qui seront attestées par ces deux familles. En guise de vérification, on dispose également des *Chresthomaties*, anthologie rédigée vers la fin du IX^e siècle, à partir de l'exemplaire de Photios et que certains attribuent pour cette raison à Photios lui-même. Ces extraits, ont d'abord permis de rétablir les parties manquantes du livre VII mais servent également de témoin direct pour l'exemplaire de Photios et, donc pour les familles de manuscrits A et ω'.

La deuxième raison est qu'une nouvelle édition intégrale vient d'être réalisée par les soins de Stephan Radt, en collaboration avec une équipe de chercheurs de l'université de Groningen. Les quatre premiers volumes, consacrés à l'édition et à la traduction des dix-sept livres de la *Géographie*, sont parus entre 2002 et 2005 ainsi que le premier volume de commentaires (Livres I-IV), en 2006. Les principes sont différents de ceux de Fr. Lasserre. L'apparat critique abandonne la référence aux familles de manuscrits pour ne garder que la désignation individuelle par lettres, en majuscules pour les manuscrits primaires et en minuscules pour les secondaires, la leçon unanime des manuscrits primaires étant désignée par *codd.* (Radt 2002, p. *XVIII*). Sur bien des points, cette édition complète très utilement la précédente. Par ailleurs, certaines initiatives sont bien venues comme l'instauration de parenthèses ou le renvoi systématique aux passages mentionnés par Strabon. En revanche, d'autres partis pris sont plus contestables comme le désir d'harmoniser la graphie des noms propres qui va à l'encontre du maintien des leçons bien attestées des manuscrits. Dans plusieurs cas, également, les lectures ou les interprétations retenues sont inférieures à celles des éditions précédentes (voir pour le passage sur Nîmes, par exemple), si bien que, malgré la qualité de l'ensemble, on n'a pas, du moins pour le livre IV, l'impression d'une meilleure approche du texte de Strabon.

Mais si l'idée d'une nouvelle édition est à exclure, celle de mise à disposition du texte grec, sous une forme ou une autre, est apparue comme un réel avantage, évitant au lecteur qui désire consulter le texte original le recours à un autre ouvrage. Nous nous sommes donc arrêté à l'idée de fournir, face à la traduction, un texte grec. Nous avons reproduit celui de l'édition d'A. Meineke, tel qu'il est donné par le TLG. Nous indiquons, par des dièses, les passages dans lesquels nous nous séparons de cette édition, en fonction de nos choix différents de traduction. Nous en donnons les justifications soit par de courtes notes dans la traduction même soit par les discussions au sein des notices de commentaire. En aucun cas (nous y insistons bien), il ne s'agit d'un apparat critique.

Pour plus de commodité, nous avons fait apparaître le plan suivi par Strabon dans sa description, ce qui permet de mieux mettre en évidence la logique de sa démarche et donne au texte une véritable

cohérence qui apparaît au travers de la table des matières. Le problème s'est également posé de la traduction des noms propres. Contrairement à ce qui est fait généralement, nous avons choisi de ne pas « traduire » la plupart des noms propres préférant donner une simple translittération. Le procédé est classique quand il s'agit de noms peu usités voire inconnus (les îlots de *Planasia* et de *Lèrôn* en IV, 1, 9 ; la ville, non localisée précisément, d'*Oundalon*, lieu de la victoire de Cnaeus Domitius Ahenobarbus, en IV, 1, 11 etc.). Il peut sembler plus discutable (voire artificiel) pour des noms bien connus ou bien identifiés comme Marseille ou les Celtes. Nous avons limité le procédé à tous les noms qui concernent la Gaule, comme si nous mettions le lecteur à la place d'un voyageur grec qui traverse un pays inconnu et transcrit les noms qu'il rencontre. Ainsi, il parle de *Ouokontioi* (les Voconces), parce que ce peuple lui est étranger mais dit l'Italie, la Grèce ou Rome, parce que ce sont des noms familiers. Pour ne pas rendre le texte trop difficile, nous donnons entre parenthèses la « traduction » française ou latine la plus habituelle de ces noms « étrangers ». En fait, un tel choix a l'avantage de mettre en évidence les différences de formes ou de graphies qui, contrairement à ce qu'on dit, ne sont pas forcément liées à des erreurs ou des variations dans la tradition manuscrite. Bien souvent significatives, elles peuvent révéler des sources distinctes utilisées par Strabon : par exemple, pour les hésitations entre *Keltoi* et *Keltai* en IV, 1, 14 ou entre *ligustikos* et *ligustinos* en IV, 6, 2. De la même manière on se sentirait gêné de traduire uniformément par Cévennes ce que Strabon désigne tantôt par *Kemménon*, *Kemména* ou *Kemménè* (d'autant plus qu'il n'y pas, comme on sait, de stricte équivalence entre les Cévennes et le massif désigné sous ces différents noms par Strabon). En tout cas, il nous paraît plus juste de respecter la graphie originale (quand elle est attestée par tous les manuscrits) plutôt que de lui en substituer une autre même si celle-ci nous semble plus conforme à l'usage : par exemple *Mediolanion*, pour la ville des Santons en IV, 2, 1, alors que nous avons tous à l'esprit le latin *Mediolanum* (sans i).

Du texte à l'archéologie

Qui dit traduction dit commentaire. Sa présence s'impose naturellement, ne serait-ce que pour justifier un certain nombre d'interprétations du texte. En revanche, la forme qu'il doit prendre est toujours délicate à définir. Beaucoup d'éditeurs, on le sait, choisissent un commentaire linéaire, sous forme de notes jointes ou formant un volume à part, et dont le contenu et l'importance varient selon les nécessités ou les informations disponibles. Pour notre part, nous avons, sur les conseils de Chr. Goudineau, choisi d'organiser le commentaire en un certain nombre de notices conçues comme des études indépendantes. Elles peuvent être très particulières et ne concerner qu'une partie de l'ouvrage (tel peuple, telle ville) ou, à l'inverse, porter sur des thèmes plus généraux ou transversaux (tel terme de vocabulaire, telle notion de géographie). D'une certaine manière, l'article sur la représentation des peuples du Nord de la Gaule paru dans le volume d'hommages à Guy Barruol (Thollard 2003) en constitue la préfiguration. Ainsi conçu, le commentaire permet un développement beaucoup plus libre, dépendant uniquement des axes de recherche ou des angles de perspective que nous nous sommes fixés. Il permet également de limiter, dans la traduction, les notes au strict minimum, c'est-à-dire aux problèmes posés par l'établissement du texte (passage litigieux ou de lecture incertaine). Et encore, dans de nombreuses occasions, nous avons préféré, chaque fois que cela a été possible, intégrer les discussions dans les notices mêmes du commentaire.

Mais surtout, la forme de ce commentaire a été conçue de telle manière que les études qui le composent (elles sont en nombre limité) aient une valeur d'exemplarité, qu'elles illustrent chacune un aspect particulier en rapport avec les problématiques actuelles abordées par l'archéologie (les identités culturelles, les territoires, la ville). En préambule, se trouve une étude comparée entre Strabon, Pline et Ptolémée, ou plus exactement sur la démarche de ces trois auteurs. Ils sont, en effet, souvent associés mais il faut se demander si les informations qu'ils donnent peuvent être mises sur le même plan ou simplement être considérées comme équivalentes. Toujours dans le domaine des généralités, la deuxième étude aborde la question de la mesure et la représentation de l'espace à partir des problèmes de distances

mesurées en milles et en stades. Viennent ensuite les études davantage centrées sur la Gaule. La première évoque l'appréhension de l'espace et des hommes qui le peuplent en posant la question de la distinction entre Gaule et Celtique, Celtes et Gaulois, thème inévitable dès qu'on aborde la protohistoire, particulièrement la protohistoire méridionale mais qui a un écho beaucoup plus large dont témoigne le colloque récent sur les « Celtes et les Gaulois : l'archéologie face à l'histoire » qui s'est tenu à Paris en 2006. Sont ensuite abordés les rapports entre identité ethnique et réalités culturelles à travers l'exemple des Salyens et des Ligyens, ce qui rejoint là aussi tout un pan des recherches archéologiques récentes. Suivent des études concernant deux autres parmi les peuples les plus célèbres de la Gaule méridionale : les Arécomiques et les Tectosages. La première aborde la question de leurs territoires respectifs (leurs limites et leur extension). La seconde est centrée sur l'histoire des Tectosages, partant de l'épisode célèbre de « l'or de Toulouse » pour aboutir à une réflexion sur la topographie de la ville à l'époque de l'indépendance. Resserrant le champ d'observation, la dernière étude aborde la thématique de la ville, au travers du cas de Marseille. Éclairé par les découvertes archéologiques, le texte de Strabon y prend un nouveau relief.

Ces quelques études sont bien loin d'avoir épuisé tous les commentaires que suscite l'ouvrage de Strabon. Nous sommes bien conscient d'avoir laissé de côté toute une série de thèmes qui auraient pu nourrir autant d'études supplémentaires aussi bien sur la Narbonnaise (par exemple, les villes de la vallée du Rhône, les fleuves –dont le Rhône !–, la Crau, les massifs montagneux...) que sur les autres régions de la Gaule (de l'Aquitaine aux Alpes). À voir ce qui reste à faire, on pourra mesurer l'intérêt des travaux à venir.